RÊVERIES.

XII

Jules Dorval n'avait que des moyens limités. Cependant, ses affaires lui permettaient de se donner les dehors de la fortune et de faire tenir à sa famille un certain rang.

Il n'avait que des filles. En vue du mariage, il les élevait dans une oisiveté absolue....

—En vue du mariage? direz-vous.

—Parfaitement! A coup sûr, vous êtes nouveau venu dans ce pays, car vous paraissez ignorer l'état d'esprit et les mœurs très particulières qui régnaient autrefois en Louisiane,—et qui, peut-être, n'ont pas encore complètement disparu. C'était l'héritage d'une époque antérieure où la population de cet Etat jouissait d'une prospérité remarquable, qui lui épargnait les besoins matériels des autres contrées. La génération contemporaine, qui a trouvé une coutume établie, n'a fait que suivre la tradition.

Jadis, avant la guerre civile, il y avait donc, contre la femme qui gagnait sa vie, un préjugé fâcheux que seules, une une calamité publique et une profonde misère ont pu déraciner. Avec une fortune égale, et une égale naissance, la femme qui travaillait était, dans l'opinion des gens, inférieure à celle qui ne faisait rien. Aussi voyait-on de nombreuses victimes de cette opinion absurde vivre dans la gêne, alors qu'une légère besogne aurait pu leur donner un bien-être relatif.

Dame! c'est que non seulement les jeunes filles perdaient, dans la bonne société, toute leur considération, mais les jeunes gens un peu chic les dédaignaient comme épouses. Ce qu'ils exigeaient d'elles, c'était moins de la fortune que des toilettes élégantes, un piano et une berceuse, dont elles devaient se servir avec grâce,—talent, d'ailleurs, assez répandu en Louisiane.

Le travail manuel, surtout en public, leur était interdit sous peine de déchéance, même par d'humbles employés de commerce, qui trouvaient dans leurs modestes appointements à peine de quoi monter ménage, et qui, en se mariant, tombaient dans la pauvreté pour conserver les apparences de la richesse.

A l'heure actuelle, cette bizarre conception des exigences de la vie n'existe plus,—si ce n'est à l'état de rare exception. La jeunesse féminine s'est mise à l'œuvre courageusement. Nos fabriques sont bondées de jeunes filles. Nos bureaux comptent sur elles pour les besognes les plus délicates.

Dans les splendides magasins de la rue du Canal, c'est un plaisir des yeux de contempler derrière les comptoirs ces légions de jeunes Louisianaises dont quelques-unes portent les plus beaux noms du pays et sont issues de familles autrefois riches et ayant tenu dans le monde le rang le plus distingué.

Ah! ce qu'il leur a fallu, pour les mener là, de misère et de courage! Mais aujourd'hui, que l'esprit public a retrouvé le sens commun, leur situation, au lieu de les humilier, les honore. Elles s'y sont elles mêmes habituées, et ne paraissent nullement en souffrir, si l'on en juge par la gaieté avec laquelle on les voit offrir au public les objets confiés à leur vigilance;—gaieté qui peut être simulée, mais qui indique, dans tous les cas, de la philosophie dans l'esprit et de l'énergie dans les caractères.

D'ailleurs, comme toutes sont gracieuses, et quelques-unes belles, les amoureux ne leur font point défaut. Le plus souvent, leur jeunesse industrieuse se termine par un mariage qui les met à l'abri du travail et leur rend, dans une certaine mesure, le bien-être dont jouissaient leurs ancêtres. Chrysalides humaines, dès le tablier de labeur jeté, elles reprennent leur élégance d'antan.

Grâce à cette évolution sociale, la gêne dans nos familles est beaucoup moins commune qu'autrefois. La femme, en produisant pour ses besoins, a doublé les ressources de notre population, où le goût de l'économie s'est développé en raison de la difficulté qu'on éprouve à gagner de l'argent.

* * *

Jules Dorval, imbu de l'étrange préjugé, s'y conformait pour l'éducation de ses filles. En dehors de leur piano, elles ne savaient faire œuvre de leurs doigts. Les petits travaux de crochet et d'aiguille,—si cultivés, au milieu du plus grand luxe, dans les maisons les plus aristocratiques d'Europe,—leur étaient absolument inconnus, et les soins du ménage étaient abandonnés aux domestiques.

Leurs journées se partageaient entre la musique et la lecture des romans nouveaux. Leur esprit, imprégné des chimères de la fiction, se perdaient en des rêveries où la vie devenait un poème aussi brillant qu'étranger à la réalité. Leur existence, toute immatérielle, s'écoulait doucement, comme les eaux du Mississipi, mais entre des rives émaillées de fleurs odorantes. Elles savouraient sur cette terre bénie de la Louisiane, un avant-goût du paradis.... Bonheur fragile, fondé sur du sable mouvant!

Ajoutons que la mère, élevée sur le même principe que ses filles, loin de critiquer leur désœuvrement, le pratiquait, elle-même, avec délices, et servait de modèle à ses enfants.... Malheureux enfants, malheureuse mère, que l'imprévoyance maritale et paternelle avait désarmés contre les revers et offrait en proie à toutes les vicissitudes de la vie!

Après une prospérité assez longue, les affaires de Dorval traversèrent une crise où le négociant découvrit combien était faible, vacillante et peu résistante sa situation financière. Ses premiers déboires produisirent déjà des embarras sérieux, —ses dépenses de ménage ayant absorbé tous ses profits et réduit à néant son épargne. A défaut de revenus, il avait creusé son capital.

Malgré ses revers, Dorval voulut continuer son train de maison. Il avait, avec la meilleure société de la Nouvelle-Orléans, des attaches trop intimes pour déserter son rang. S'il n'était plus à son aise, il pouvait encore le paraître et faire illusion. Or, à sa connaissance, la plupart de ses amis brillaient d'un faux éclat. Et puis, il comptait sur un retour de fortune, dont il y avait tant d'exemples. Celui qui se noie s'accroche au moindre brin d'herbe.

Dorval maintint le cours de ses réceptions, de ses fêtes. Ni du luxe de sa résidence, ni des toilettes de sa famille, il ne retrancha un iota. Comme toujours, il prit sa loge au théâtre et ses entrées dans tous les amusements où se réunissait l'aristocratie de la ville.... Ne fallait-il pas marier ses filles qui bientôt atteindraient l'âge?.....

* * *

Madame Dorval ne sut rien de sa gêne. Il l'avait d'ailleurs toujours tenue étrangère à son commerce. Il avait pour maxime que les femmes ne sont pas nées pour les affaires. De ceux qui pensaient et procédaient autrement que lui, il disait, en haussant les épaules: "Ce sont de petites gens!" Et si les maris, aidés de leurs épouses, parvenaient à la fortune, il assurait que sans elles ils auraient bien mieux réussi,—ce qu'il ne prouvait pas par son exemple.

En observant la physionomie de Dorval, on pouvait y constater des traces de souci, qu'il ne parvenait qu'insuffisamment à dissimuler. Mais chez lui, son visage était toujours souriant; il gardait les allures d'un homme content du sort.

Cependant, la crise se continuait en s'aggravant. Bientôt le malheureux négociant ne put faire face au budget du ménage sans noire à ses obligations commerciales. La prudence, la sagesse, sa sécurité, son salut même, lui faisaient de l'économie une impérieuse nécessité.

Son devoir était clair. M-être sa femme au courant de la situation; la prier de réduire la dépense jusqu'au retour des jours meilleurs; supprimer, lui-même, de son personnel commercial les bras inutiles, et rétablir entre ses frais et ses profits un équilibre sauveur.

Mais avouer sa déroute, quelle humiliation! Que diraient ses amis? Que penserait la haute société qui le comptait parmi ses membres les plus exclusifs et les plus orgueilleux? Ce rang traditionnel dans sa maison, que son père avant lui avait tenu, fallait il l'abdiquer? Fallait-il voir sa famille rejetée dans la classe inférieure des besogneux, et se changer en compassion, peut être en dédains, ces respects et cette vie dont il était entouré?.....

Dorval manqua du courage nécessaire pour rendre publique sa gêne qui menaçait de tourner en débâcle. Au prix des plus lourds sacrifices, il continua ses somptuosités. Cette dissimulation, qui donnait lieu à de violents efforts, ruina sa santé en même temps que ses affaires. Il perdit la tête. Sur son front, jadis rayonnant, apparaissaient les signes précurseurs de la maladie. Il dépérissait aux yeux de sa femme inquiète, tout en s'obstinant à lui taire la cause de son mal.

L'infortuné négociant, doublement vaincu, s'alita et mourut presque subitement d'une congestion cérébrale, provenant d'une exagération de fierté.

* * *

Pour sa famille désolée, ce dénouement, aussi inattendu que lugubre, fut un coup terrible. Au milieu de la douleur indicible que lui causait sa perte, madame Dorval apprit que son mari était mort insolvable. A son deuil s'ajoutait ainsi la misère. Le malheur était comp'et, et l'abîme sans fond.

Après s'être répandue, avec ses filles, en lamentations prolongées, l'inconsolable veuve se demanda ce qu'il fallait faire pour sortir de l'horrible impasse.

Les créanciers de la succession, en présence de cette infortune, montrèrent une indulgence remarquable. Cependant, ils ne voulaient pas tout perdre, et, pour sauver une partie de leurs créances, ils demandèrent qu'on tirât du stock de marchandises le meilleur parti possible. Ils consentaient même à coopérer, chacun dans sa mesure, à relever la maison ébranlée et à mettre la veuve en mesure de reconquérir l'aisance.

A ces propositions généreuses, madame Dorval ne put que répondre:

—"Restée toujours étrangère au commerce, je n'en ai ni la connaissance ni le goût. A mon âge, il me serait difficile de m'y familiariser. Mon mari, à l'exemple de tous nos gens d'affaires a confiné sa famille dans le ménage et l'a laissée tout ignorer du dehors. Nous avons vécu dans l'abondance de tous les biens de la vie. Je le croyais riche; je ne me suis point préoccupée de l'avenir. Chaque lendemain était pour nous un surcroît de jouissances, et nos seules occupations étaient de préparer nos fêtes. Nous avions alors une légion d'amis.... Que sont-ils devenus? s'écria-t-elle en sanglotant.

"Dans mon isolement, je me trouve, en face de cette catastrophe, complètement impuissant à y remédier... Voyez ce qui reste, et prenez tout!.... Mes filles et moi, bien qu'habituées au luxe, nous aurons le courage de supporter la misère. Afin d'acquérir, au moins pour quelque temps, le nécessaire, je vendrai tout votre superflu. Puis, Dieu nous protégera, j'espère! ajouta-t-elle en pleurant."

Un des créanciers—ancien ami de Dorval, que l'émotion avait gagné—intervint et déclara se charger de la liquidation. A l'unanimité, il fut nommé syndic. Tous, avec joie, lui déléguèrent leurs pouvoirs.

M. Lesage—c'était son nom—méritait richement cette preuve de confiance qui, pour la veuve, était presque un gage de relèvement. Vieux célibataire, parti de la plus humble condition, il était parvenu, à force d'habileté, de persévérance et d'économie, à une brillante fortune. Il figurait maintenant parmi les hommes d'affaires les plus chanceux et les plus compétents de la Louisiane, où il était venu de France à un âge encore tendre et sans le sou.

Après avoir soumis à un examen minutieux les affaires de Dorval, M. Lesage pensa que la situation n'était pas désespérée, et que, gouvernée sagement, on sauverait quelques débris. Dans la suite, il arriva même à la conclusion que cette maison de commerce était susceptible d'une résurrection.

—"Mais, dit-il, à quoi bon? Madame Dorval est parfaitement incapable de la conduire. Aptitudes et volonté, tout lui manque. Doublement elle s'incline sous les coups de la destinée.

"Pauvre femme! ce n'est pas sa faute s'il en est ainsi. On lui avait appris qu'il y avait dans la nature un sexe pour peiner et produire, un autre pour jouir. On lui avait dit qu'elle n'avait qu'à se laisser vivre, et à briller dans le monde de tout l'éclat de ses charmes. On l'avait éloignée des choses sérieuses comme étant trop élevées pour son intelligence féminine.

"Voyez le résultat: le mari meurt; l'épouse, ignorante des affaires, reste dans l'impossibilité complète, non seulement de gagner son pain, mais de tirer parti des biens laissés par son mari. Mon pauvre ami Dorval a voulu suivre les errements de ses ancêtres, sans réfléchir qu'il n'avait plus leurs ressources.

"Une faute grave, lorsqu'on a des enfants, c'est de trop les oublier dans ses calculs; c'est de ne pas faire entrer, dans ses prévisions, l'éventualité d'une mort prématurée; en d'autres termes, c'est d'agir comme si l'on était immortel et de négliger, dans ses pensées d'avenir, le mode de règlement de notre succession au point de vue des intérêts de notre famille. Notre position, bonne de notre vivant, devient souvent désastreuse après notre décès, faute d'une administration honnête ou compétente!....

* * *

La liquidation se prolongeait. Elle avait déjà duré plus d'un an. M. Lesage, pour ne rien sacrifier, procédait lentement, attendant les occasions de vente, au lieu de leur contrainte, et des valeurs sérieuses restaient encore en mirage n et sur les livres. Les perspectives étaient encourageantes, — grâce à son savoir faire.

Pendant sa gestion, M. Lesage n'avait fourni à la famille que le strict nécessaire; et il avait remarqué avec plaisir que ces pauvres femmes s'en accommodaient fort bien. Elles vivaient seules, très modestement vêtues, ne fréquentant plus la société et fermant leur porte aux habitués des beaux jours.

Cette résignation courageuse attendrit M. Lesage; elle lui inspira des idées qui d'abord le surprirent lui même, mais auxquelles son esprit finit par s'habituer,—de même que son cœur.

"—Voilà, pensa-t-il, une famille charmante, moins extravagante et moins vaniteuse que je ne l'aurais cru.... Il serait grand dommage de la laisser choir dans le besoin.... Madame Dorval, qui a été belle, est très bien conservée. Elle a d'ailleurs à peine quarante ans... J'en ai cinquante, je suis célibataire et j'ai de la fortune.... Je pourrais rendre à cette intéressante mère, ainsi qu'à ses filles, le rang qu'elles ont occupé.... Mais voudrait-elle agréer mes hommages?...."

Oui, certes! Prononcez-vous, galant homme! Madame Dorval voit en vous plus qu'un ami,—elle y voit un sauveur. Vous avez déjà toute son affection: elle ne s'en cache pas. Epousez-la et soyez heureux!

FRANÇOIS TUJAGUE.

Une Etrange Histoire

Il y a de cela bien longtemps, par un beau soir du mois de mai, un vieillard parcourait à pas lents un ancien cimetière, situé près d'une des plus vieilles églises de Paris. Depuis de longues années déjà, Jean,—c'était son nom,—occupait les modestes fonctions de fossoyeur et de gardien du cimetière.

C'était une âme douce et méditative, une intelligence qui, si elle eut été cultivée, se serait peut-être élevée très haut; mais Jean était né pauvre, il n'avait reçu qu'une instruction élémentaire, et, tout jeune encore, il avait dû demander à un rude labeur son pain de chaque jour. Elevé dans nos écoles sans Dieu, il fût devenu peut-être un homme dangereux, sûrement un malheureux, un mécontent: mais Jean avait en le bonheur de recevoir une éducation vraiment chrétienne, et il en avait admirablement profité: résigné à l'humble condition où Dieu l'avait placé, il avait accepté avec joie des fonctions qui eussent fait horreur à bien d'autres.

Que lui importait, à lui, d'habiter un cimetière?

Sa maison était tout près de celle de Dieu, et cette pensée lui suffisait. La mort ne lui inspirait ni crainte, ni tristesse: il avait vu, l'un après l'autre, partir ses parents, sa jeune femme, deux charmants enfants, tous ceux qu'il aimait ici bas. Sans cesse, il pensait à ses chers morts et songeait avec une joie mélancolique, au jour où, sa tâche finie, il irait les rejoindre dans la patrie éternelle.

Mais, ce soir-là, la physionomie de Jean n'avait point sa sérénité habituelle: une tristesse profonde se lisait sur ses traits et sa tête blanchie se courbait, comme accablée par un trop lourd fardeau.

"Mes pauvres morts! murmurait-il, ils vont donc vous chasser! Ah! votre souvenir leur est importun, sans doute, à ces hommes qui ne rêvent que plaisirs! Nos pères aimaient à voir les leurs dormir au milieu d'eux, à l'abri de la maison du Seigneur et maintenant, il nous faudra reléguer nos défunts bien loin! Je ne viendrai plus chaque jour prier, pleurer sur vos tombes; je n'aurai pas même la consolation de dormir au milieu de vous, à l'ombre de ma vieille église!"

Et le vieillard parcourait les allées du cimetière, lentement, s'arrêtant à chaque pas. Beaucoup de ces tombes lui rappelaient des souvenirs bien chers: il avait connu ceux qui reposaient là, il les avait aimés: c'était une consolation pour lui d'entourer de fleurs ces croix, gages d'immortelles espérances, de venir près d'elles prier et rêver aux longs jours de son passé.

Hélas! déjà des monuments, arrachés des tombes, gisaient çà et là: quelques ossements même, jonchés sur la terre fraichement remuée, montraient avec combien peu de respect et de piété les démolisseurs accomplissaient leur œuvre.

D'une main tremblante d'émotion, le vieux fossoyeur ramassa, près d'un monument brisé, un crâne, déjà blanchi par le temps, il le considéra longuement avec tristesse.

—Comme les années vont vite! se disait-il à demi-voix. Déjà vingt ans bientôt que ce pauvre M. Letellier est mort! C'était un excellent homme, et comme il fut vite emporté!.... Hélas! il est bien oublié aujourd'hui!

Jean avait effectivement beaucoup connu M. Letellier. C'était un des hommes les plus marquants de sa paroisse: sa grande fortune, sa réputation d'austère probité, ses hautes capacités en affaires lui assuraient une influence considérable. Il était mort tout à coup, sans que les médecins pussent constater aucune maladie déterminée. Cette mort inexplicable avait produit une certaine émotion sur le moment, mais toute idée de crime fut bientôt écartée. Le défunt n'avait pas d'ennemis, ses valeurs, ses papiers étaient intacts dans sa chambre, et il fut prouvé que personne n'avait pu pénétrer auprès de lui.

Le soleil, près de disparaître à l'horizon, éclairait le cimetière de ses dernières clartés. Tout à coup un rayon, pénétrant à travers les interstices du feuillage, tomba sur le fossoyeur et mit en pleine lumière la tête de mort qu'il tenait à la main. Aussitôt, le vieillard, devenue d'une pâleur livide, chancela, tandis que ses lèvres tremblantes murmuraient:

"Seigneur, votre justice est infaillible! malheur à qui ose vous braver!"

Qu'avait-il donc vu?.... un éclat de fer, la pointe d'un poignard était là, sous ses yeux, fichée dans la tempe de ce crâne, blanchi par le temps. Depuis des années, ce témoin irrécusable et muet était resté enseveli dans le tombeau, mais le jour de la justice était venu. Dieu révélait le crime d'une manière aussi évidente qu'inattendue.

A peine l'église fermée, Jean, au grand étonnement de ses voisins, sortait précipitamment de sa demeure, et se dirigeait à grands pas vers le centre de Paris.

II

Le soleil était levé depuis longtemps déjà, tout était encore silencieux dans l'hôtel du riche financier Letellier, le fils du digne homme si étrangement mort. Les salons en désordre, les lustres, garnis de bougies presqu'entièrement consumées, indiquaient assez que la plus grande partie de la nuit avait dû se passer en plaisirs. Le maître de la maison dormait encore profondément, lorsque quelques coups, frappés à sa porte, vinrent l'éveiller.

—Monsieur, lui dit son valet de chambre en entrant, il y a ici plusieurs personnes qui demandent à vous parler.

—Etes-vous fou, François? s'écria le financier d'un ton irrité. J'avais défendu qu'on introduisit personne avant onze heures. Dites leur de revenir plus tard.

—Je l'ai dit, Monsieur, mais on a insisté et voici une carte que je suis chargé de vous remettre.

M. Letellier jeta un coup d'œil sur la carte et un profond étonnement se peignit sur ses traits.

—C'est inexplicable! murmura-t-il. Qu'est-ce donc que la justice vient faire chez moi?

Letellier fils était un de ces hommes ambitieux, sans conscience, mais adroits et prudents, qui, tout en méprisant la loi de Dieu, n'ont garde de commettre une mauvaise action qui tomberait sous le coup de la loi humaine.

Cinq minutes après, il était en présence du juge d'instruction.

—Monsieur, lui dit celui-ci d'un ton de courtoisie parfaite, je suis chargé près de vous d'une mission qui me répugne extrêmement; soyez persuadé que je m'en acquitterai avec tous les égards qui vous sont dus. Veuillez permettre à ces messieurs d'opérer une perquisition dans votre hôtel.

—Mais d'abord, s'écria le financier abasourdi, je voudrais savoir....

—Mes instructions sont formelles. Je ne puis rien vous dire, jusqu'à ce que l'enquête soit faite.

—En ce cas, M. le juge d'instruction, je vais vous conduire...

—C'est inutile. Nous attendrons ici que mes agents aient terminé leurs recherches.

L'émotion de M. Letellier allait toujours grandissant: évidemment il était gardé à vue. De quel crime le soupçonnait on?

Cette situation embarrassante se prolongeait depuis une heure. En vain, il s'efforçait par toutes les ruses de découvrir le nœud de cette affaire mystérieuse: le juge d'instruction demeurait impénétrable.

Un léger coup frappé à la porte vint mettre fin à ce tête-à-tête qui devenait de plus en plus anxieux pour le financier.

Un agent entra; il tenait à la main un objet qu'il remit sans rien dire au juge d'instruction. C'était un poignard de grand prix, une arme de luxe, longtemps cachée dans un tiroir; la pointe de sa lame longue et fine était brisée.

Le magistrat examina attentivement cette arme, puis il tira de son portefeuille un éclat de fer, de deux centimètres environ et le crâne blanchi, témoin terrible d'un crime longtemps inconnu. L'éclat de fer s'adaptait exactement au crâne et à la vieille lame.

—Pourriez-vous m'expliquer, Monsieur, demanda froidement le juge d'instruction, comment ce poignard est venu en votre possession?

Mais il ne reçut aucune réponse. Le malheureux financier livide, hagard, sentait ses forces l'abandonner. Après vingt ans d'impunité, ce témoignage accablant le foudroyait: son trouble répondait pour lui.

Cette étrange affaire eut un grand retentissement dans Paris. Les débats prouvèrent que ce fils indigne, pour entrer plutôt en jouissance de l'héritage paternel, n'avait pas reculé devant le plus odieux parricide.

Le crime avait été commis avec une étonnante adresse, la blessure était si adroitement dissimulée, que les médecins mêmes ne l'avaient point aperçue. Mais Dieu à qui rien n'est caché, Dieu connaissait le meurtrier, et il l'avait fait découvrir, à l'heure où le coupable croyait n'avoir plus rien à redouter de la justice des hommes.

ESPÉRANCE.

Je ne sais pas....

Qui sait?...
Mais le prêtre du lieu.
Sans en savoir plus long l'enseigne au nom de
[Dieu.
Vit-on après la mort? Cette âme existe-t-elle?
Et comment démontrer que l'âme est immor-
[telle?....

On l'a dit, on le dit, on le dira longtemps,
On le dira toujours, tant qu'aux cieux éclatants
Un soleil admirable, en semant la lumière,
Affirmera la vie et la Cause première,
Et tant que Dieu dira: "L'Eternel est mon nom."

Il en est cependant qui prétendent que non.
Et qu'on doit rire au fou le poète ou la femme,
Pour se croire immortel et se donner une âme.
Cette âme, l'*animus* par qui l'on fait serment.
A l'immortalité d'un souffle ou d'un moment.
Il faut l'orgueil humain tout entier pour en faire
Plus que l'air d'un poumon respirant l'atmos-
[phère;
Et cette âme immortelle au grand rêve insensé
S'enfuit par le poumon sitôt qu'il est percé....

Possible ou bien peut être.
Et cependant si l'âme
Est une illusion de poète ou de femme.
Pourquoi, malgré la mort et sa fatalité,
Chaque homme rêve-t-il à l'immortalité;
Et pourquoi voyons-nous, derrière une apparence
De fin ou de néant, la sublime *Espérance*.

Heureux qui s'agenouille au sigce de la croix,
Disant:
Je ne sais pas, et cependant je crois.
J. G.

Le débit des Chutes du Niagara.

Un savant vient de mettre le Niagara en équation. Il a calculé, sur le coin de sa table, que le débit horaire des chutes est de 100 millions de tonnes de 1,000 kilogrammes représentant une puissance de 16 millions de chevaux vapeur. D'après le même savant, la production journalière de charbon dans le monde entier serait juste suffisante pour assurer le relèvement des eaux de la chute. C'est une œuvre de relèvement à laquelle on n'a pas encore songé, empressons-nous de l'ajouter.

CONTE
D'UNE
NUIT D'HIVER

"Comme elle descendait l'escalier du palais, elle rencontra de grandes ombres qui le montaient en sens inverse; c'étaient des formes de chevaliers casqués, de dames en hennins et de moines en cagoule; il y avait aussi parmi eux des prélats mitrés, des lansquenets et des pages. Le profil des morions, des bannières et des lances se détachait en noir sur la haute tapisserie, mais ce n'étaient que des ombres et elles ne faisaient aucun bruit.

"Gerda s'arrêta, n'osant plus faire un pas devant ce cortège de silence:

"—Ne crains rien, croassa le corbeau posé sur son épaule, ils sont plus vains que fumée, ce sont les songes; dès les lumières éteintes, ils envahissent chaque nuit le palais."

(Tiré de l'*Homme aux contes*, par Andersen).

Eh bien! moi aussi, par ce ciel gris de janvier, à la tombée de la nuit, à l'heure où les chambres tièdes s'emplissent de grandes ombres, les songes viennent me visiter.... des songes non, plutôt des souvenirs, des souvenirs d'enfance, et parmi eux des souvenirs de contes, les contes écoutés autrefois dans des demeures aujourd'hui disparues, à des foyers pour toujours éteints, des contes drapés de belles étoffes ramagées et fleuries comme les personnages des tapisseries anciennes, avec des fleurs héraldiques dans la main.

Et c'est une atmosphère de rêve qui se tisse dans la chambre, c'est tout un passé de lumière et de soie qui surgit dans les plis des tentures et le vide opaque des miroirs: et dans la banalité de la vie moderne, ardente et triste, ce m'est une douceur, une halte et un repos, que d'évoquer toutes ces figures de jadis et de me murmurer leurs noms au passage, la Belle au bois dormant et le Petit Poucet, Barbe-Bleue et l'Adroite princesse, Fleur-de-Neige et Serpentin vert, les Contes de Mme d'Aulnoy après ceux de Perrault, et après ceux de Grimm les Contes d'Andersen.

Dehors, c'est le froid et la bise, la course hésitante sous la pluie des passants regagnant leur gîte, le roulement des fiacres, ce mois-ci plus constant, plus fiévreux; dans la cheminée, les braises rougeoient et, le coude sur ma table, encombrée de volumes de voyages et de découvertes scientifiques, je songe aux vieux livres à images, aux vieux livres d'étrennes illustrés de jadis.

Ils n'étaient signés ni Flammarion ni Jules Verne, mais dans quelle atmosphère de féerie et de rêve, dans quel ravissement de tout l'être ils berçaient les petites âmes éblouies et frémissantes, comme ils parlaient au cœur à travers l'imagination et avec quelle sûreté toutes ces chimériques princesses innocentes et persécutées nous préparaient à la pitié! Nos rêveries chevauchaient alors tarrasques et dragons, on ne parlait pas encore de bicyclette, et les belles dames dont nous rêvions s'appelaient Oriane, Mélusine et Tiphaine; nous étions très imaginatifs dans ce temps-là, et les dimanches de sortie, quand les notes de la semaine avaient été satisfaisantes, on ne conduisait les collégiens ni au Pôle Nord ni au Palais de Glace, mais on leur donnait un livre, un beau livre enluminé, doré sur tranches, cartonné de rouge et signé Andersen ou Perrault.

* * *

Pour moi, je l'avoue, je les ai adorés d'une adoration presque sauvage, les contes aujourd'hui proscrits ou dédaignés, et c'étaient des contes brumeux trempés de lune et de pluie, semés de flocons de neige, des contes du Nord, car je n'ai connu, moi, que très tard dans la vie l'enchantement ensoleillé du Midi. C'était au bord de l'Océan remueur et glauque perpétuellement strié d'écume, dans une petite ville de la côte assiégée par le vent d'ouest, dans la ville même de mon enfance. Dès novembre ce n'étaient que grains et bourrasques et, durant les nuits, de lourds parquets de mer couraient le long des jetées avec de sinistres hou hou de chouettes géantes.

Les contes que nous rapportaient des matelots barbus, gaînés jusqu'à mi-cuisses dans des bottes ruisselantes, sentaient comme eux le froid, l'embrun, la neige fondue, le goudron et la mer; il y était plus question de nuit que d'aurore et de naufrages au clair de lune que de gaies chevauchées dans les aubes vermeilles: mais j'adorais leur mélancolie. Il y voletait comme au ras des vagues un merveilleux un peu naïf, je ne sais quelle détresse mêlée d'espérance, toute une poésie d'âme simple terrifiée par l'aveugle force des éléments mais attendrie de nostalgie et malgré tout soutenue par la foi au retour.

Et puis ces contes hallucinants, dont les personnages galopaient toute la nuit dans les rideaux, signalaient la rentrée des Terre-Neuviers dans le port, le retour des hommes au logis; et c'était une joie dans la ville. C'était le moment ou jamais des réunions du soir, des visites d'une maison à l'autre par les rues mal éclairées, la saison des veillées devant l'âtre au milieu des bolées de cidre chaud, du cidre nouveau qu'on buvait mêlé de canelle tout en se gavant de marrons, et ce qu'on y contait de belles histoires dans ces veillées là!

Chez nous elles avaient lieu à la cuisine, car c'était un usage presque établi dans la bourgeoisie de la ville de faire une place au coin du feu aux parents des femmes de service le premier mois de leur séjour à terre: c'était le fils de la cuisinière, le cousin de la femme de chambre, le frère ou le soupirant de la laveuse de vaisselle, car toutes avaient un matelot au banc de Terre-Neuve, et ces quelques soins leur étaient bien dus, à eux qui naviguaient neuf mois durant, les pauvres, et encore combien en restait-il là-bas!

Au salon, où l'on recevait le capitaine de navire, l'armateur associé, des directeurs d'assurances venus pour quelque sinistre, les albums illustrés par Bertall, les grands livres aux dessins signés Gustave Doré—Gustave Doré et Bertall, comme c'est déjà loin, s'entassaient sur les guéridons, car nous approchions du jour de l'An et les cadeaux arrivaient. Il y avait là de belles dames qui sentaient bon en longues robes de soie et dont la voix douce nous expliquait patiemment les images tandis qu'on avait sur le cou le frôlement long de leurs boucles. Ils étaient superbes, ces livres de contes, cartonnés et dorés sur tranches: eh bien! à leurs belles estampes, aux explications doucement chuchotées des dames du salon je préférais les récits de la cuisine, les contes énoncés par les hommes en vareuse et en béret.

Leurs histoires à eux me semblaient bien plus vraies, d'une fantaisie bien plus vivante et plus lointaine, et parmi ces récits de matelots, un surtout m'enchantait, un nostalgique et frissonnant conte du Nord que j'ai retrouvé depuis dans Andersen, mais qui, dans la bouche de ces rudes gens de Terre-Neuve et tout salés de jurons prenaient la sauvage intensité d'une chose vécue et rencon-

FEUILLETON.

LACORDAIRE
INTIME.

L'AMI ET LE PRETRE.

—PAR—

LE COMTE D'HAUSSONVILLE.

—Suite—

Une seule fois, cependant, Lacordaire se plaint, mais c'est parce que Mme de La Tour du Pin, au lieu de juger sur ce qu'il a dit ou écrit, s'en rapporte aux propos qu'elle entend tenir sur son compte et lui prête des opinions qui ne sont pas les siennes. Les légitimistes ne pouvaient pardonner à Lacordaire l'attitude qu'il avait prise au lendemain de la révolution de Juillet. *L'Avenir*, dont il avait été un des principaux rédacteurs, avait séparé la cause de l'Eglise de celle de l'ancienne monarchie. A leurs yeux c'était un grief irrémissible. Certain sermon sur la *Vocation de la nation française*, où il avait parlé en chaire de l'avènement de la bourgeoisie, avait mis le comble à leurs préventions. On l'appelait couramment un *tribun*. Mme de La Tour du Pin s'était fait sans doute l'écho de ces accusations, car Lacordaire lui répondait cette fois sur un ton ferme, et, tout en se défendant contre des imputations qu'il jugeait injustes, il lui marquait nettement la situation indépendante qu'il entendait garder, entre l'opposition royaliste et le gouvernement: "Je fais des fautes, sans doute, comme tout homme, mais infiniment moins que vous ne pensez, et si, au lieu de ouï-dire, vous aviez, droit devant vous, mes actions, vous connaîtriez quel degré de malice et de ruse il y a dans l'esprit de parti pour dénaturer les faits, les paroles et les idées. Je n'ai jamais écrit une ligne, ni dit un mot qui puisse autoriser la pensée que je suis un *démocrate*. J'ai été, depuis vingt ans que date ma conversion au christianisme, uniquement et profondément monarchique, mais hostile seulement à la monarchie absolue, telle qu'elle est en Russie et en Autriche, telle qu'elle n'a jamais été en France, même sous Louis XIV. Après cinquante ans que tout prêtre français était royaliste jusqu'aux dents, j'ai cessé de l'être. Je n'ai pas voulu couvrir de ma toge sacerdotale un parti ancien, puissant, généralement honorable, et d'une autre part me donner au gouvernement nouveau, lequel m'aurait protégé au moins, béni, sacré comme tant d'autres. Je suis resté à découvert de tous côtés, sous la seule protection de Dieu et de mes œuvres. Est-ce donc là une position qui n'explique pas tout, et si, à force de grâces intérieures et de douceur de cœur, je conserve assez de liberté pour ne pas tomber et pour rire encore avec mes amis, est-ce de l'optimisme ou n'est-ce pas plutôt la force d'un honnête homme qui connait son mal et n'y succombe pas? Jugez-moi donc sur ce que vous avez vu de moi, de vos yeux, et entendu de vos oreilles, et croyez que tout est possible aux partis, quand il croient avoir intérêt à perdre un homme."

Lacordaire a bien encore quelques sujets de querelle avec la comtesse Eudoxie, mais c'est à propos de ces éternelles méfiances. Il lui reproche d'avoir le génie des monstres et d'en voir partout. Il n'y a rien de si rare que les monstres, lui dit-il, et comme, en lui écrivant, elle avait oublié de mettre sur l'adresse de sa lettre l'indication du département, il ajoutait. "Votre lettre pouvait passer trois semaines avant d'avoir épuisé tous les *Flavigny*. Vous auriez ensuite conclu de mon silence quelque lamentable histoire sur l'inconstance du cœur humain et ses mystérieuses énigmes. En mettant: *Côte-d'Or*, tout s'évanouit."

Ces petites difficultés n'enlevaient rien à la douceur d'une affection d'autant plus solide, peut-être, que les esprits étaient plus différens, et qu'elle avait pour fondement l'intelligence des cœurs.

Les esprits peuvent se diviser; les cœurs s'entendent toujours. "Je ne me rappelle pas avoir souffert de vous une seule fois, chose rare même entre amis," lui disait-il un jour, et les vicissitudes de la vie ne devaient en rien distendre le lien qui les unissait. Leurs relations ne dataient encore que de quatre années, lorsque, à la veille du jour solennel où il allait prendre au couvent de la Minerve l'habit de saint Dominique, il terminait sa lettre en lui disant: "Pour moi, quelque habit que je porte et en quelque lieu que j'aille, je n'oublierai jamais votre amitié et toutes les marques que vous m'en avez données dans un temps plus heureux pour vous que celui d'aujourd'hui, et où j'avais bien peu de consolations. Un religieux n'a pas de prospérité à attendre; je ne puis donc vous dire que je vous serai fidèle dans la prospérité, mais si grande que soit la paix de l'âme où je parvienne, votre souvenir y demeura toujours." Et onze ans après, il lui écrivait encore, non plus de Rome, mais de Toulon: "Dites-moi un peu vos pensées. Les miennes, malgré tant de courses, ne m'entraînent jamais loin de vous. Je suis comme l'hirondelle qui revient toujours, excepté quand la mort lui a coupé les ailes."

Ce n'était pas à Lacordaire, c'était à Mme de La Tour du Pin que la mort devait couper les ailes. Elle fut enlevée prématurément le 5 mai 1851, et c'est dans la douleur de sa mort que Lacordaire lui rendait ce glorieux témoignage: "Elle a été une des forces de ma vie." "Un ami fidèle est une protection forte, dit l'Ecriture, et celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor!" Combien plus précieux devient le trésor si cet ami est une amie. Lacordaire avait pourtant fait vœu de pauvreté; mais, si rigoureuse que soit la règle monastique, elle ne va pas jusqu'à dépouiller ceux qui l'embrassent des richesses du cœur.

III

La correspondance de Lacordaire avec Mme de V.... s'ouvre par un billet qu'il lui adresse le 18 avril 1836. Elle se termine le 29 octobre 1861 par une lettre qu'il n'avait même plus la force d'écrire de sa main et qu'il se bornait à signer. Le 21 novembre suivant il expirait; elle-même mourait quatre ans après. Ils étaient à peu près du même âge. Leurs deux vies se sont donc écoulées côte à côte, et le lien qui les unissait n'a jamais été rompu.

D'où vint entre eux la première attache? Il est assez difficile de le deviner, car ils étaient nés singulièrement loin l'un de l'autre. Mme de V.... appartenait, par sa naissance comme par son mariage, au monde légitimiste. Son mari, galant homme, dont le nom revient souvent à travers le correspondance, était un abonné de la *Quotidienne*, et cette divergence d'opinions donne lieu, dans leurs lettres, à d'assez fréquentes plaisanteries. Mme de V.... ne paraît pas cependant avoir été aussi vive que son mari sur les sujets politiques. Autant qu'on peut deviner son caractère à travers les lettres que lui adresse Lacordaire (car les siennes ont été détruites), c'était moins un esprit supérieur qu'une âme noble et tendre, passionnément dévouée à ceux qu'elle aimait